Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 33

Artikel: Le feuilleton : les prunes à la benoîte : (suite)
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224739

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PRUNES A LA BENOITE 3

(Suite).

Arrivée à Loroult, la Benoîte marcha droit sur la pharmacie, qu'on reconnaissait de loin à ses bocaux verts et rouges dans lesquels marinaient des vipères marbrées de noir, des salamandres au ventre livide et d'autres bêtes dont personne ne sait le nom parce qu'on les trouve seulement en Afrique.

— Bonjour, monsieur!... je voudrais un litre de goudron !... dit très nettement la Benoîte au pharmacien qui se grattait une oreille d'un air ennuyé.

— C'est 1 fr. 20 la bouteille, répondit cet homme laconique et superbe.

— Eh !... mon Dieu!... c'est trop cher!... gémit la vieille, prête à renoncer à son projet. C'est que ce n'est pas pour le rhume, c'est... Oui! Enfin, c'est du tout ordinaire, du tout bon marché qu'il me faudrait...

Alors le pharmacien qui s'était mis à compter des pilules, lui ayant expliqué que le charron en aurait, Benoîte allez chez le charron, qui versa un litre de goudron, à très bon compte, dans une bouteille que la vieille avait apportée par économie.

Au sortir de là, elle découvrit par hasard, en devanture de l'épicerie, à côté de pots de confitures, un petit flacon plein d'un liquide du plus beau rouge, qui éclairait tout un coin d'ombre. Alors elle entra, se glissant avec une prudence de serpent.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-elle tout doucement à la demoiselle qui servait.

— Ça ?... C'est de l'encre rouge, madame.

— Et ça tient bien ?

— Mais, naturellement !

— Et quand on s'en met aux doigts ?

La jeune fille rit :

— Ma foi !... ça se voit bien pendant deux ou trois jours !

Bien que cela coûtait vingt centimes le flacon, Benoîte, emportée par l'enthousiasme, en acheta deux. Elle marchanda un peu, par habitude, puis paya.

Au retour, le soleil dardait. Chaque arbre avait à côté de lui son petit rond d'ombre, et c'est là seulement qu'on pouvait s'arrêter pour souffler. Personne sur les routes. Dans les champs, au pied des haies, on voyait des hommes qui dormaient, les jambes abandonnées, le chapeau sur la figure. Les grillons eux-mêmes se taisaient. Et les papillons restaient posés sur les fleurs.

Quand Benoîte arriva enfin devant sa maison, elle trouva la Rosine assise et repue.

— Il n'est personne venu ?...

— Non !...

Alors, tranquillement, la Benoîte déballa ses paquets.

— Bonté divine !... s'exclama Rosine, les poings sur les hanches. Pourquoi est-ce, tout ce commerce ?...

— C'est pour la vermine... des arbres !... fit la Benoîte, sourdement.

Et comme la Rosine, peu après, s'en allait, Benoîte la héla.

— Dites donc !... Si on demande après moi, au village, dites seulement que je suis en course chez la Clémence au Kirsch.

— C'est bien !... répondit la vieille; et elle s'éloigna, le dos rond.

Pourtant, flairant un mystère, la Rosine revint rôder par là, à l'heure où le soleil quitte les vallons et brille encore, tout doré, sur la croupe des monts.

— Vos prunes viennent belles ! dit-elle. C'est bientôt le moment de les cueillir...

— Si on ne m'ôte pas cette peine !...

— T'il bien possible qu'il y ait des gens pour ça faire ?...

— Oh !... au jour d'aujourd'hui, bougonna la Benoîte, il y a du monde pour tout faire...

Elle était debout sur le pas de sa porte, toute blanche sous sa coiffe noire, avec des yeux de loup qui luisaient. Puis elle ajouta, d'un ton grave et lent, désignant le ciel d'un doigt, en signe de serment :

— Dans tous les cas... dans tous les cas... celui qui veut me les lever... n'ira pas à l'Eglise demain faire à l'hypocrite et ne se montrera pas tant d'une paire de jours... Il veut rester marqué !...

Et elle chassa la commère d'un geste pointu.

Tout en se hâtant, suivant le sentier, au bruit sourd du torrent, la Rosine avait de petits frissons comme si elle avait aperçu une sorcière. Et elle songeait :

— Ma foi !... Il n'y a pas... Elle vient bel et bien folle !...

Puis elle courait des bouts de chemin.

Tranquille, avec le pas d'un juge, la Benoîte se dirigea vers son hangar. Là, elle avait préparé deux pots ébréchés. La nuit étant descendue, elle traîna l'échelle au pied du prunier, l'appuya contre le tronc et gravit prudemment les échelons avec ses pots et de la ficelle. Gêné par les deux murs voisins, le voleur ne pouvait se camper là, mais oui bien de l'autre côté. C'était la bonne place. Alors la vieille fixa les deux pots entre les branches, calcula toutes les chances, discuta toutes les possibilités, arrangeant les choses de façon que tout basculât au premier secouement.

Elle redescendit avec précaution, telle une chatte, remonta avec les bouteilles, vida le goudron dans un pot, l'encre rouge dans l'autre, répétant sans se lasser :

— Viens-t-en seulement, mon ami ! Tu veux te trouver mâchuré en première...

Puis, ayant verrouillé l'échelle dans le hangar, la Benoîte glissa, comme un esprit malfaisant, et s'enferma chez elle. Alors elle attendit, énervée, tendue, ainsi qu'un acteur qui va jouer son rôle.

Vers les onze heures, elle entendit un léger bruit, comme la marche précautionneuse d'un homme sur le gazon. Pardi!... ça ne pouvait être que lui ! Les pavés gémirent ensuite doucement sous les pas assourdis du traître. Une main déplaça le pieu. Soudain, le trou du volet, qui se dessinait sur la grisaille de la nuit, s'effaça : le Paquin y avait sans doute collé son œil et il sondait l'obscurité de la cuisine. Et la Benoîte, terrée dans un coin, le souffle retenu, les narines gonflées, la bouche ouverte sur la dent qui lui restait, s'imaginait voir la figure aiguë et sournoise du petit saint.

Cependant le trou reparassait au volet. Paquin, désormais tranquille, avait gagné l'angle du jardinet, posé son panier à terre, saisi le tronc, à deux mains, et maintenant, de toutes ses forces, il « tremblait » le prunier.

Alors ce fut, dans le silence majestueux de la nuit, un bruit de feuilles agitées, de fruits tombant sur la terre molle, mais surtout un gai tapage de pots entrechoqués et d'eau qui pleuvait en cascade.

Le Paquin ne bougea pas. Il demeura sur place, ahuri, assommé sous la douche, les mains pendantes. La Benoîte ne lui laissa du reste pas le temps de recouvrer ses esprits : mue par une force sauvage, elle saisit à la place coutumière sa brosse à récurer et sa panosse. Elle fit cela sans préméditation, pour obéir à une voix. Puis, tournant la clef de la porte, bondissant comme une hyène, ses cheveux d'étoupe blanche dressés en crinière, en deux sauts, elle atteignit le prunier. Le Paquin ne broncha pas, acculé dans l'angle des murailles, fasciné, hypnotisé par cette force vengeresse et furibonde qui l'assaillait en bourrasque.

Alors la Benoîte, d'une main active, promena sa brosse à risette dans les cheveux et sur la face du Paquin, puis l'enduisit de goudron et d'encre à grands torchements de sa panosse mouillée. Une seconde, elle le lâchait, exténuée, puis, le sentant subjugué, elle le ressaisissait, le refrottait avec la brosse, ivre de joie, presque maternelle, l'égratignait à rebrousse-poils avec une haine enthousiaste.

Enfin, fatiguée, d'un geste de toréador jetant son manteau au taureau, elle coiffa le Paquin de sa panosse, disant, la voix grandie par le courroux :

— Tiens, cochon !... voilà ta couronne, prince de la diablerie... Triple petit saint, il faut encore que ça soit moi qui te montre de quelle marque tu es !...

Puis elle ajouta, très grave :

— Va-t-en ! il faut maintenant que je ramasse mes prunes...

A ce mot : Va-t-en !... se dégageant brusquement de la panosse, le Paquin trébucha du côté du clédar, les épaules basses, et il s'enfuit, exhalant sous la nuit noire une saine odeur de goudron, poursuivi par une dernière malédiction.

— Va seulement à l'église, demain matin !... Mais, avant, regarde-toi à la glace et dis-toi bien : Voilà le diable !...

La Benoîte était magnifique.

Lentement, les membres gourds, la vieille se baissa, tâtant du bout des doigts la rondeur fraîche des prunes éparses. Le panier du Paquin était là. Elle le remplit. Puis elle rentra, referma sa porte, posa ses fruits sur la table et se coucha.

Mais alors elle comprit qu'il n'est pas bon pour une vieille de son âge de se mettre dans une colère pareille. Le cœur, qui avait battu à grands coups précipités, cessait de battre, maintenant. Les nerfs détendus, lâchés, lui faisaient mal, comme s'ils étaient à la fois trop longs et trop courts pour ses membres. Sa tête brûlait. Elle s'endormit bientôt, pesamment, et son souffle s'étranglait dans sa gorge étroite. Les souris, de peur, s'enfuyaient au plus profond de leurs trous et puis revenaient, après avoir réfléchi.

Peu à peu le souffle rauque diminua, puis cessa. Un grand calme régnait dans la chambre noire. Le trou du volet regardait cela de son œil gris, devenu solennel, comme s'il eût compris qu'un mystère était entré dans la masure.

La Benoîte avait passé, une grimace de malice figée sur ses traits, élevée tout à coup au-dessus des petites choses de la vie, tragiquement surprise de s'y être complue, étendue tout de son long, tournée contre la muraille, avec ses cheveux embroussaillés comme l'est la trame d'une existence humaine. Et elle ne bougeait plus, étrangère à la paillasse sur laquelle elle dormait depuis tant d'années,... étrangère au jardinet, au bruit du torrent, au vallon, à la maraude,... étrangère même aux prunes odorantes qu'elle avait arrachées à l'ennemi et qu'une main inconnue, en la glaçant, lui avait défendu de toucher.

B. Vallotton.

Bourg-Ciné-Sonore. — Maurice Chevalier a toujours du talent dans la lèvre inférieure, une indéniable puissance de contact immédiate avec le public, ce sourire auquel il est seul à ne plus croire, une sympathique et rarissime modestie dans le succès. Claudette Colbert fait semblant de n'être que ravissante et des naïfs atteints de bon goût écriraient sans doute qu'il n'y a rien à dire de Miriam Hopkins puisque l'on ne saurait sans mentir vanter sa beauté, son talent, sa distinction.

« **Le Souriant Lieutenant** » qui passe au Bourg a été réalisé d'après « Rêve de Valse » par ce moderne magicien qui a nom Ernst Lubitsch. La somptuosité de la Cour impériale, le pittoresque cérémonial désuet, les scènes de charme et de gaîté, la célèbre musique d'Oscar Strauss, font du « Souriant Lieutenant » une opérette charmante, ironique et tendre.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.